

avait promis de créer de nouveaux mythes et d'atteler à son char dionysiaque le léopard de la raison !

L'art, vocifères-tu à présent, recouvre avec de belles images l'effroyable vérité ; c'est donc une consolation pour les lâches. Nous autres, le monde devrait-il en périr, découvrons la vérité !

Voilà ton nouveau cri, qui contredit le premier ; le critique en toi a vaincu le poète, la vérité a vaincu la beauté. Mais Schopenhauer non plus ne satisfait plus les besoins exacerbés de ton esprit ; la vie n'est pas seulement la volonté de vivre, elle est quelque chose de plus intense : la volonté de dominer. La vie ne se contente pas de se conserver, elle veut s'étendre et conquérir.

L'art n'est plus le but de la vie, c'est un bref repos dans la lutte. Au-dessus de la poésie, il y a la connaissance, Socrate est plus grand qu'Eschyle, la vérité, quand bien même elle nous ferait mourir, est supérieure au mensonge le plus brillant et le plus fécond.

Tu te débattais, allais de place en place, la chaleur te paralysait, le vent te surexcitait, la neige te blessait les yeux. Tu ne pouvais pas dormir et prenais des somnifères ; tu vivais pauvre, sans confort, dans des chambres sans chauffage. Mais le malade, disais-tu avec fierté, n'a pas le droit de maudire la vie. Au milieu de tes souffrances s'élevait, clair et inflexible, l'hymne à la joie et à la santé.

Tu sentais une grande semence mûrir en toi et te dévorer les entrailles. Un jour où tu te promenais dans l'Engadine, tu t'es arrêté brusquement, terrifié. Le temps, as-tu pensé, est illimité, mais la matière est limitée ; il arrivera donc nécessairement un moment où toutes les combinaisons de la matière renaîtront, identiques à ce qu'elles étaient. Dans quelques milliers de siècles un homme comme moi, moi-même, je serai debout sur ce rocher-ci, et découvrirai de nouveau la même idée. Et non seulement une fois, mais un nombre infini de fois. Il n'y a donc aucun espoir que le futur soit meilleur, il n'y a aucun salut ; toujours semblables, identiques, nous tournerons sur la roue du temps. Les choses les plus éphémères deviennent ainsi éternelles et la plus insignifiante de nos actions prend une importance insoupçonnable.

Tu t'es abîmé dans une extase angoissée. Ta souffrance

n'aurait donc pas de fin et la souffrance du monde était inguérissable ; pourtant, par une fierté d'ascète, tu recevais avec joie le martyr.

Il fallait que tu crées une nouvelle œuvre ; j'ai le devoir de créer, songeais-tu, pour prêcher à l'humanité le nouvel Évangile. Sous quelle forme ? Un système philosophique ? Non, la pensée doit se déverser avec lyrisme. Une épopée ? Des prophéties ? Et soudain la figure de Zarathoustra a resplendi dans ton esprit.

C'est au milieu de cette joie et de cette angoisse que t'a trouvé Lou Salomé.

L'esclave ardente à l'esprit incisif, plein d'enthousiasme et de curiosité, se penchait, insatiable, et t'écoutait, ô Grand-Martyr. Tu lui prodiguais ton âme sans compter et elle la pressait comme on presse un fruit et souriait, insatiable. Depuis de si longues années tu n'avais pas ouvert ton cœur avec autant de confiance, joui de l'émotion, du trouble et de la fécondité que nous communiquent les femmes, senti sous ta lourde panoplie guerrière, fondre ton cœur vulnérable ! Tu es entré ce soir-là dans ta cellule d'ascète, et pour la première fois tu as respiré dans l'air où tu vivais un parfum de femme.

Et le tressaillement si doux t'a suivi dans les montagnes où tu t'es réfugié et où tu attendais avec joie, ô Ascète, la lettre de la femme. Un jour elle t'a envoyé huit vers, ton cœur a battu comme un cœur de vingt ans et tu les as criés à haute voix sous les sapins solitaires.

*Ah ! qui pourrait jamais, quand tu le saisis,
s'enfuir et oublier tes yeux profonds ?
Oui, tu m'as saisie et je ne veux plus m'échapper ;
Y a-t-il chose que tu ne puisses, toi et nul autre, détruire !
Je sais que tu vis dans toutes les créatures du monde,
et que rien sur cette terre ne t'échappe.
Sans toi que la vie serait belle !
Et pourtant qu'il est bon de te vivre aussi !*

Et aussitôt après sont venus les jours mortels de la séparation. Tu avais effrayé la femme, comme si tu étais une forêt nocturne et si elle n'avait pas vu dans ton ombre le tout petit